

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET TECHNIQUE OUTRE-MER
47 bld des Invalides
PARIS VII°

COTE DE CLASSEMENT n° 3643

SOCIOLOGIE - ETHNOLOGIE

recup. par le service

LE FIBEZANA ou FANABEZANA

par

L. MOLET

B22949

n° 3643



I.R.S.M. 1957

LE FIBEZANA OU FANABEZANA

Fête temoro

(Madagascar).

Tous les clans et presque tous les villages temoro connaissent à des intervalles plus ou moins rapprochés une fête dite "Fibezana ou Fanabezana", que l'on peut traduire par "exaltation" ou intronisation et qui est célébrée en l'honneur du chef coutumier local.

À l'origine et encore maintenant dans la caste royale, la fête n'a guère lieu qu'après le décès du roi régnant quand on installe son successeur à sa place. C'est donc dans ce cas une intronisation pure et simple.

De même, chaque clan noble devant avoir son représentant attitré auprès du roi, connaît, au moins théoriquement, une installation périodique de ce dignitaire élu par ses pairs (randriamba). Cette cérémonie peut avoir lieu, en principe, tous les cinq ans. Après cette fête, le nouveau promu se baigne puis, en allant reconnaître son allégeance au roi en reçoit en retour l'équivalent d'une investiture qui, en quelque sorte, valide et entérine sa nomination.

Dans la caste roturière, les intronisations sont plus fréquentes encore puisqu'elles ont lieu environ tous les deux ans. Dans chaque village, chaque clan élit son "ananiaka", son roi. Il y a ainsi en pays temoro, presque chaque année, en Septembre-Octobre, des quantités de fêtes dites fibezana ou fanabezana.

ORSTOM Fonds Documentaire

N° 22.949
Cote 5 B



Schéma théorique de la fête

Bien que dans ce groupe, le déroulement des années soit organisé en semaines d'années et qu'il y ait l'année du lundi, l'année du mardi, etc., la cérémonie peut être célébrée toutes les années, mais toujours pendant la lune d'Alaizan que l'on fait correspondre au mois d'Octobre. Dans les fractions de ce mois lunaire, coïncidant avec des destins divers, on a le choix entre Alakarabo, Alaizan, Alahasati et Asimbola, toutes jugées favorables. Ceci permet, s'il y a plusieurs "mpanjaka" à introniser dans le même village, d'échelonner les fêtes sur les quatre semaines, bien qu'elles puissent être simultanées.

L'impétrant se prépare des années à l'avance pour rassembler à temps les ressources indispensables pour la fête. Quelques semaines avant celle-ci, sa famille se réunit et, par des cotisations proportionnées aux ressources de chacun, complète la somme dont il faudra disposer pour acheter les bœufs à abattre aux différents moments prévus, pour acheter le rhum et le vin qu'il faudra distribuer aux participants, afin que la fête soit animée.

Une partie de la cérémonie se déroule dans l'immense maison commune, la tranobe, que chaque clan érige dans ses villages. Ses dimensions sont suffisantes pour qu'une foule de plusieurs centaines de personnes puisse s'y tenir assise. Comme toutes les autres maisons tenore, elle est surélevée de 60 à 80 cm au-dessus du sol, rectangulaire, orientée Nord-Sud avec une porte principale/panneau coulissant le long de la paroi sur le côté Ouest au premier tiers depuis le Nord. Une porte semblable se trouve en face sur la cloison Est. Des petites portes étroites sur les cloisons Nord et Sud sont en principe inusitées (celle du coin Sud-Ouest sert à sortir, éventuellement le corps du maître de maison, s'il meurt). Celles du côté Sud-Est permettent,

surtout aux femmes, d'accéder à l'intérieur sans toujours passer par la porte de l'Ouest. Le toit à deux pentes est très aigu et s'élève souvent à plus de 8 à 10 mètres, parfois à 12 mètres. Il est fait de feuilles de ravinala (Musacée) juxtaposées horizontalement et, très épais, dure des années. L'absence de plafond permet l'évacuation aisée de la fumée, facilitée par des ouvertures ménagées en haut des pignons. Il y a en effet dans cette maison, presque en permanence, du feu dans les foyers. Un vaste carré de 2,5 m de côté est prévu sur le côté Sud à cet effet. Maintenu par des planches, une masse de terre assise sur le sol, rejoint le plancher de la case. Sur sa surface sont disposées des pierres supportant les marmites. Ce foyer est surmonté d'un sècheur monumental à trois étages.

Le sol de la case est recouvert de nattes. Pour la circonstance, on y met des nattes neuves et la tranche s'appelle lana, palais. Sur une immense perche horizontale placée le long de la cloison orientale sont suspendus des nattes finement tressées, des étoffes de valeur comme des pièces de soie de genres divers (arindrano, valilandi) achetées au pays betsileo, des oreillers ornés de broderies de couleur. Des "nattes parlantes" (rari nitoni), vanneries dont certains brins colorés sont disposés en lettres portent avec une orthographe très approximative des maximes ou des conseils: "En vain on fait le mal, ne vous laissez pas de faire le bien", "Respectez vos père et mère et vous vivrez longtemps sur la terre", "Paix sur les maîtres de maison", "Ayez du respect mutuel, cohabitants du même village". Au pied de cette même cloison une rangée de poufs en vannerie, plus ou moins écrasés, servent de sièges. Un pouf neuf, de grandes dimensions, est destiné au futur nanjaka et placé au pied du chambranle Sud de la porte orientale.

C'est dans une case voisine, sorte d'antichambre nommée sai-trano, que le futur mpanjaka et sa suite revêtent leurs tenues de gala: chemise longue à deux pans égaux en duvetine imprimée, généralement rose, vaste toge de soie épaisse décorée de bandes longitudinales multicolores où dominent le vert et le brun. Sur la tête, le personnage principal porte un long bonnet pointu blanc et rouge dont la tige retombe en arrière. C'est son signe distinctif.

Sa femme dans une case voisine revêt également ainsi que ses suivantes ses atours d'apparat: robe rouge à col montant, serrée à la taille, décorée de soutaches blanches formant un espacement carré et à manches longues. Sur la tête, au lieu du chapeau de vannerie habituel, elle porte un large bandeau rouge. Naturellement, elle exhibe pour l'occasion tous ses colliers ou chaînes d'argent, ses nombreux bracelets dont certains maintenant sont en aluminium.

Quand le mpanjaka et sa femme sont prêts, ils entrent en cortège dans le lana, les hommes d'abord, les femmes ensuite. On crie par trois fois: "Dieu, dria, dria, dria", ce à quoi les femmes répondent par "Ahi hé!", puis chacun prend place, le mpanjaka sur le siège préparé pour lui. Sa femme s'accroupit au pied du poteau Nord-Est du séchoir (favafara), à sa place habituelle, là où sont rassemblés dans un fourreau de vannerie entourant la base du pilier, les cuillers à long manche, les louches et le chalumeau pour attiser le feu.

Après une invocation à la divinité (Zanahari), puis aux ancêtres successifs dont on fait une soigneuse énumération, un homme (toha-voho) fait des libations et suspend en offrande au-dessus de la porte orientale trois godets de feuille contenant de l'alcool. L'un des gobelets est destiné à Dieu, les deux autres aux ancêtres. Ces godets sont encore d'usage courant comme cuillers ou comme gobelets pour les repas.

On partage le reste de l'alcool entre les participants. Un scribe ou un notable fait boire en premier le manjaka, en portant le verre à ses lèvres, tout en prononçant des extraits du Coran ou au moins des bénédictions. Chacun boit ensuite selon l'ordre de préséance (dian-toaka).

Les réjouissances commencent par des danses exécutées par les vieilles femmes, puis des femmes redevenues célibataires, aux sons soit d'un accordéon soit des chants scandés par des coups frappés avec des bâtonnets sur deux bambous (tsinatrika) de 2 m environ, posés à terre dans le sens de la longueur et qui finissent par se fendre. Les hommes et les femmes qui n'ont pu entrer, chantent à l'extérieur sur le côté Est.

La cérémonie commence vers deux heures de l'après-midi et dure jusqu'à six heures du matin, sans que personne puisse dormir. On bavarde pour passer le temps, mais le personnage principal doit observer une discipline spéciale; il n'a pas le droit de dire une parole, car il doit être réservé. Il ne doit ni manger ni boire, pour manifester sa sobriété. Il ne doit pas tourner la tête, ni même bouger, pour montrer que non seulement il n'est pas curieux, mais qu'il est patient. Sa femme suit les mêmes règles.

Dans le courant de l'après-midi, on a tué un ou deux boeufs et leur viande ~~est~~ mise à cuire, ainsi que du riz. D'immenses marmites sont mises sur le feu dans le lana. Quand les mets sont cuits on les distribue aux notables, aux anciens et aux femmes. Les jeunes et les chanteurs ne sont pas oubliés. Mais le manjaka et sa femme ne prennent pas cette nourriture. Ce n'est que quand la seconde série de boeufs a été abattue et cuite, le lendemain matin, qu'ils recommencent à manger. Ces boeufs sont principalement destinés à nour-

rir les visiteurs. Invités à rehausser par leur présence et leurs chants et danses l'éclat de la cérémonie, ils sont traités aussi bien que possible. Leur grand nombre manifeste l'étendue des relations du randriamba et sa capacité à nourrir une foule nombreuse. Ce repas à base de bœuf, de riz et d'alcool offert aux invités s'appelle "vaha-tsihilava", "action d'étendre une grande natte". Il est le gage du renouvellement des liens d'amitié entre mpanjaka invitant et invités et des liens de subordination du menu peuple au dignitaire nouvellement installé. Les invités peuvent se retirer dès leur repas pris et sont remplacés par d'autres dont la venue peut se produire toute la journée et même le lendemain.

Pour répondre aux salutations et aux vœux prononcés pour lui, le mpanjaka, obligé au silence pendant toute la cérémonie, est remplacé par un vice-roi lefitry-mpanjaka ou parfois toha-voho. Ce substitut exprime les paroles que le randriamba prononcerait lui-même s'il le pouvait. En principe, c'est par son truchement indispensable que le roi devrait s'adresser à tous ses interlocuteurs, particulièrement pendant les réunions où sont agitées les questions générales touchant l'un des membres du clan ou le clan dans son ensemble.

Le vice-roi est le successeur désigné du mpanjaka en cas de décès de celui-ci pendant la période où il est en fonction et il exerce l'intérêt jusqu'à l'intronisation d'un autre mpanjaka ou la sienne propre. Il n'est valablement titulaire de sa charge qu'à la condition d'avoir offert à boire trois bouteilles au moins d'alcool. On dit alors qu'il a payé la porte "mangala varangarana".

Désormais, le nouveau randriamba remplira les fonctions de représentant de son clan en toutes occasions. Il a pour obligation de recevoir officiellement les hôtes de marque qui viennent en visite

dans son village et spécialement dans son groupe. Pour ce faire, il occupera la tranche et pourra participer ainsi à toutes les conversations que les hommes viendront tenir et trancher les différends qu'on viendra lui soumettre.

Variantes de la cérémonie

Le cérémonial, bien que commun à l'ensemble des groupes Temore, comporte cependant selon les castes et selon les clans des variantes notables.

Ainsi, l'entrée en fonction, l'intronisation peut être conséquence soit de l'investiture proprement dite, soit de la séance sur le siège élevé. Dans ce cas, l'impétrant est assis dans la tranche à même la natte, il quitte ses vêtements ordinaires qui sont immédiatement enfilés et portés par un de ses cadets, de ses fils ou neveux et il revêt les vêtements préparés pour lui, coiffe le sodia, le bonnet blanc et rouge et va s'asseoir sur le pouf du chevronne Sud de la porte orientale. Dans l'autre, il s'habille à l'extérieur et entre en cortège dans la tranche où il ne s'assoit qu'après la bénédiction.

De même, la femme peut soit entrer en cortège dans la tranche pour s'asseoir à sa place réservée, soit suivre un autre cérémonial. Dans ce dernier cas, elle quitte momentanément le toit conjugal et va s'installer dans une autre case. C'est là qu'on vient la chercher et qu'on lui demande non seulement de réintégrer la maison de son époux, mais d'accepter de partager la charge dont il vient d'être investi. Si elle accepte - ce qui est de règle - elle quitte ses anciens habits et revêt la robe rouge préparée pour l'occurrence.

Enfin, si en règle générale, l'usage est de commencer la cé-

réunion vers 2 heures de l'après-midi, dans certains clans cependant elle débute vers 8 heures du matin. Des procédures plus expéditives peuvent aussi être suivies, en cas de décès d'un membre du clan.

Dans tous les cas, on n'élit à cette charge qu'un homme ayant atteint ou dépassé la quarantaine, qui a exercé les fonctions de chef de famille, dont la vie ne soit pas scandaleuse et qui puisse faire face aux dépenses de la fête.

Aspect économique de la fête

Cette dernière condition en effet est essentielle, car la fête est très coûteuse.

Voici par exemple les frais occasionnés par l'intronisation du rangriamba des Anakara, le 27 septembre dernier.

2 bœufs coupés	20 000
3 dames-jeannes de rhum	18 000
5 dames-jeannes de vin	10 000
5 caisses d'apéritifs	20 000
144 bouteilles de bière	17 000
50 bouteilles de limonade	1 500
50 bouteilles d'eau gazeuse	1 500
50 paquets de cigarettes	2 200
50 kg de riz blanc	1 500
10 kg de café	1 200
30 kg de sucre	2 250
20 boîtes de lait concentré	<u>1 000</u>

96 150 F CFA

sans parler des costumes d'apparat.

Toutes les fêtes ne provoquent pas les mêmes dépenses, puisque dans la région d'Ankavia-Manakara, elles sont réduites à :

3 bœufs	22 500
2 dames-jeannes de vin	4 000
1 dame-jeanne de rhum	6 000
50 kg de riz blanc	1 500
10 kg de café	1 200
10 kg de sucre	<u>750</u>
	<u>35 950 F CFA</u>

Ces 36 000 F qui montent parfois jusqu'à 50 ou 60 000 F, dans des villages de la moyenne Haavanano représentant, compte tenu du niveau de vie moyen, des dépenses exorbitantes, dont la charge est supportée pour deux tiers par l'intéressé et pour un tiers par sa famille. Il ne peut être question de s'endetter pour y faire face et les intéressés sont la plupart du temps contraints d'amputer sur leur patrimoine soit en vendant une grande partie de leurs bœufs, de leurs terres à café, voire parfois de leurs rizières. En fait, après la cérémonie, s'ils ont été comblés de compliments sur leur générosité et ont été installés à la place d'honneur pour une période, somme toute, relativement courte, de 2 à 4 ou 5 ans, ils sont ruinés pour des années.

Interprétation sociologique

Sans nier ou minimiser l'intérêt que présenterait l'étude de l'intronisation d'un nouveau prince temero de caste royale ou d'un randriambe de caste noble, nous ferons porter nos réflexions sur les

cérémonies célébrées par les clans de caste roturière qui plus fréquents, très coûteux, nous paraissent avoir une importance sociologique beaucoup plus considérable. Nous y voyons un système empirique d'équilibre social dont la conséquence la plus grave est la stagnation économique.

Ces fêtes, ces fanabozana, plus ou moins calquées sur les cérémonies de l'intronisation royale dont elles s'inspirent, sont d'origine récente.

En effet, quand en 1891, après une lutte durant depuis quarante ans, les roturiers tenaces révoltés contre leurs seigneurs décidèrent de s'émanciper, ils refusèrent de reconnaître les privilèges des castes nobles ou religieuses et l'autorité du roi d'Ivato. Ils s'organisèrent sans ce dernier. Mais par habitude, leur société, qui se voulait démocratique, prit une allure sinon monarchique, du moins féodale, et chacun des innombrables clans, dans chaque village, élit son "manjaka" son roi, dont les fonctions assez vagues se confondent parfois avec celles de "chef de sépulture, lebanakihori". La désintégration sociale que constitua le rejet de la monarchie aboutit à la prolifération de tout petits chefs sans réelle autorité, nommés pour la pure gloire. Ainsi, la société retrouvait une structure qui lui rappelait celle qu'elle repoussait et en même temps empêchait toute velléité de domination d'une famille sur les autres par le système du pouvoir à temps, du remplacement périodique et par la fête très onéreuse qui accompagne chaque nomination.

Le manjaka jouit du privilège de se vêtir de rouge. S'il a une personnalité affirmée, il peut pendant son "règne" exercer une réelle autorité dans les affaires, les litiges, les tâches et travaux du clan. Bien qu'il ne puisse porter plainte contre un de ses sujets

ni ne puisse entreprendre seul une démarche officielle ou un déplacement d'une certaine durée, il a un pouvoir de décision et un poids moral qui, s'ils duraient, pourraient encourager l'ambition, le goût du pouvoir personnel et la tentation de rendre ce pouvoir héréditaire. La courte durée des fonctions, le terme obligatoire du pouvoir après trois ou quatre ans au maximum, deux ans en général, réduisant ces risques au minimum, si même ils les laissent subsister.

De plus, une précaution supplémentaire est prise par l'obligation pour le nouveau roi de se ruiner, lui et sa famille, en entrant en charge. Les écrasantes dépenses, *purement ostentatoires*, de la cérémonie réduisent à rien la puissance économique du nouveau manjaka. En devenant "roi", il anéantit toutes ses virtualités d'ascension sociale.

Un nouveau manjaka est toujours un homme qui par ses biens était en train de dépasser la situation commune et acquérait ainsi une prééminence sociale. Le clan et le village l'en félicitent et l'en récompensent en le choisissant, mais en même temps le ramènent dans le rang en le ruinant aussi complètement que possible, car il doit offrir une fête en rapport avec l'importance de ses biens qu'il ne peut dissimuler. Tout le monde connaît la règle et nul ne songe à l'esquiver. Les anciens manjaka qui ont dû s'y plier veillent à ce qu'elle soit très exactement appliquée au nouvel élu. Le menu peuple souhaite également que la fête soit joyeuse, animée, et tient - c'est si rare - à manger et boire à satiété aussi longtemps que possible.

Enfin, la vanité n'est pas étrangère à ces folles dépenses par lesquelles le manjaka et sa famille veulent éclipser la renommée des anciens ou des contemporains. Car l'émulation joue entre village et entre clans.

Il y a ainsi un nivellement périodique par le bas de la société tomoro au moyen de ces cérémonies. Tout homme qui pourrait prendre un ascendant personnel tant par une situation matérielle assise sur de nombreux biens que par un caractère affirmé et des dons de commandement, est ramené dans le rang après une courte période pendant laquelle il a joué d'un simulacre de pouvoir dont l'exercice l'a totalement ruiné.

Conclusion

Si l'on souhaite que la société tomoro puisse sortir de sa médiocrité, à la suite de quelques personnalités dont l'autorité pourrait s'exercer efficacement pendant des années, il conviendrait d'intervenir. Il ne peut être question de supprimer du jour au lendemain ces fêtes devenues traditionnelles et sur lesquelles est assise une certaine structure sociale. Mais il conviendrait de les réglementer sur le plan économique et faire en sorte que, si le caractère joyeux de la fête comprenant un repas copieux servi à la multitude puisse être maintenu, ces dépenses restent dans des proportions telles qu'elles ne puissent ruiner le héros de la cérémonie.

+

+

+

